

À PROPOS du RÉALISATEUR BO WIDERBERG

Enfant unique, Bo Widerberg est né à Malmö, ville portuaire de la côte sud de la Suède, le 8 juin 1930. Il y réside, presque sans discontinuité, jusqu'à sa trentième année et y écrit quatre romans et deux recueils de nouvelles. Parallèlement à cette activité, Widerberg se passionne pour le cinéma international (Demy, Truffaut, Godard ou encore *Shadows* de John Cassavetes, auquel il rendra hommage dans *Amour 65*). En 1960, Widerberg est engagé comme critique cinématographique au journal *Expressen* à Stockholm. Deux ans plus tard, une anthologie de ses articles est publiée sous le titre *Visions du cinéma suédois* dans lequel, à l'instar de Truffaut une décennie avant lui dans « une certaine tendance du cinéma français », il éreinte une culture cinématographique marquée par une apathie visuelle et un culte servile envers le cinéma d'Ingmar Bergman. Bo Widerberg a pourtant fréquenté le maître, dont il apprécie *Jeux d'été* et *Monika*. Sa critique virulente du cinéma suédois coïncide avec sa découverte de la Nouvelle vague française. Il en loue la spontanéité, la sensualité, la priorité donnée à la transmission de l'émotion et rêve de devenir à son tour le héraut de la contestation cinématographique faisant appel à de jeunes comédiens et s'éloignant des studios dont il a horreur. La fulgurance de son œuvre des années 1960, équivalente à celle de ses acolytes français, s'oppose donc à celle de Bergman mais il le rejoint au panthéon du cinéma national.

Le premier essai de Widerberg est un court métrage pour la télévision, *Le Petit garçon et le cerf-volant* mais Gustav Scheutz, producteur impressionné par son pamphlet, lui permet, avec un budget très modeste, de réaliser *Le Landau* (1963) que Pierre Braunberger, distributeur du film lors de sa sortie en France, rebaptisera *Le Pêché suédois*, présenté à la Semaine de la critique à Cannes en 1963.

À l'été 1963, il tourne, à nouveau dans sa ville natale, *Le Quartier du corbeau* (1963), dans lequel il évoque le parcours d'Anders, prolétaire désireux de devenir écrivain en 1936, au moment des élections qui vont entériner la victoire du parti social-démocrate à la veille de la seconde guerre mondiale. Le film sera désigné comme représentant officiel de la Suède au festival de Cannes en 1964. Les réactions critiques sont négatives mais ces impressions défavorables ne doivent pas cacher le triomphe fait au film et sa sélection aux Oscars en 1964.

Sans cesse à la recherche d'un équilibre, *Amour 65* s'organise justement autour de scènes de conversations à bâtons rompus improvisées au milieu d'un canevas rigoureusement établi narratif d'un canevas rigoureusement établi narratif d'un canevas rigoureusement établi narratif la panne d'inspiration d'un cinéaste qui entend faire venir de Londres Ben Carruthers, acteur de

Shadows de John Cassavetes afin de renouveler « le naturel » de son cinéma. Le tournage faillit être interrompu et certaines personnalités du cinéma suédois s'indignèrent de l'énorme consommation de pellicule.

À l'automne de la même année, Widerberg réalise *Hello, Roland!* (1966) d'après son propre roman *Le Dragon vert*, une satire des milieux publicitaires et de la mode. Le film à peine achevé, il tourne *Elvira Madigan* (1967) qui relate un fait divers authentique survenu en 1889. Une première version de cet amour fou fut réalisé par Ake Ohberg en 1943 mais Widerberg ne conserve que la partie bucolique de la relation entre le lieutenant Sixteen Sparre et Elvira, la danseuse funambule. Composé essentiellement d'extérieurs, tourné en couleurs avec une actrice inconnue, *Elvira Madigan* correspond aux exigences de Widerberg et acquit une notoriété internationale. Il peut faire son choix entre les contrats que les maisons de

production américaines lui proposent. Mais il est capricieux, impulsif, et déteste planifier quoi que ce soit. Pourtant, après la reconnaissance internationale et le succès d'*Adalen 31* à Cannes, il part aux États-Unis réaliser *Joe Hill* en 1971, portrait d'un syndicaliste exécuté à tort en 1915. Le film lui vaut pour la troisième fois consécutive une reconnaissance cannoise.

De la fin des années 1960 au début des années 1970, Bo Widerberg est un cinéaste majeur de la scène internationale qui jouit autant du succès critique que public. Il revient en Suède tourner *Tom Foot* en 1974 autour d'un petit prodige du football : Johan Bergman. En 1976, il tourne un polar important *Un flic sur le toit*. Pendant longtemps le plus gros budget de production pour un film nordique, à la fois film d'action, film à grand spectacle, thriller et réflexion sur le fonctionnement des sociétés scandinaves et leurs rapports au politique, ce film est l'adaptation du roman *L'abominable homme de Säffle* écrit par Maj Sjöwahl et Per Wahlöö, les créateurs du polar nordique dans les années 60 et 70. Les années 1980 voient Bo Widerberg osciller entre le cinéma et la télévision. Il revient au polar en 1984 avec *L'Homme de Majorque* dans lequel deux flics poursuivent un braqueur meurtrier qui s'avère être un membre de la garde rapprochée du Ministre de la Justice. Le film est une réussite. Presque dix ans s'écouleront avant que Widerberg ait à nouveau l'opportunité de faire un film, en 1995. Dans *La Beauté des choses* avec dans le rôle-titre son propre fils, Widerberg persiste dans son tableau des amours impossibles l'aventure amoureuse d'un jeune écolier et son institutrice dans le Malmö des années 40. Le film est à nouveau nommé aux Oscars. Bo Widerberg meurt d'un cancer à l'âge de 66 ans le 1^{er} mai 1997.



FICHE ARTISTIQUE

Avec Thommy Berggren, Anja Schmidt, Kelvin Malave, Everet Anderson, Cathy Smith, Hasse Persson, David Moritz, Richard Weber, Joel Miller, Robert Faeder.

FICHE TECHNIQUE

Image : Peter Davidsson
Scénario, réalisation, montage : Bo Widerberg
Musique : Stefan Grossman

JOE HILL de BO WIDERBERG
(Suède - 1971 - 1h57)

DISTRIBUTION
malavida
WWW.MALAVIDAFILMS.COM

SORTIE LE 18 NOVEMBRE 2015
En version numérique restaurée

AFCAE

Créée en 1955 par des directeurs de salles et des critiques, et soutenue par André Malraux, l'Association Française des Cinémas d'Art et d'Essai (AFCAE) fédère aujourd'hui un réseau de cinémas Art et Essai indépendants, implantés partout en France, des plus grandes villes aux zones rurales. Comptant à ses débuts 5 salles adhérentes, elle regroupe, en 2014, 1100 établissements représentant près de 2400 écrans. Ces cinémas démontrent, quotidiennement, par leurs choix éditoriaux en faveur des films d'auteur et par la spécificité des animations et événements proposés que la salle demeure, non seulement le lieu essentiel pour la découverte des œuvres cinématographiques, mais aussi un espace de convivialité, de partage et de réflexion.

À travers le Groupe Patrimoine/Répertoire de l'AFCAE, qui réunit des représentants des cinémas de toutes les régions, les salles Art et Essai soutiennent des films pour :

- favoriser la diffusion et la circulation des œuvres cinématographiques dans toute leur diversité,
- découvrir et accompagner de jeunes auteurs,
- suivre la carrière de cinéastes et auteurs reconnus.

Ce document vous est offert par l'ASSOCIATION FRANÇAISE DES CINÉMAS D'ART ET D'ESSAI
12, rue Vauvenargues 75018 PARIS
tél : 01 56 33 13 20
www.art-et-essai.org
et par les salles adhérentes à l'Association.

CNC centre national du cinéma et de l'image animée

CONCEPTION : AFCAE IMPRESSION : ADVENCE

AFCAE

PATRIMOINE/RÉPERTOIRE



FESTIVAL DE CANNES
CANNES CLASSICS
SÉLECTION OFFICIELLE



PRIX SPÉCIAL DU JURY
FESTIVAL DE CANNES
1971



LUMIÈRE 2015
GRAND LYON FILM FESTIVAL
12/18 OCTOBRE



THOMMY BERGGREN
ANJA SCHMIDT
KELVIN MALAVE
EVERET ANDERSON
PHOTOGRAPHIE : JÖRGEN PERSSON/PETTER DAVIDSSON
RÉALISATION, MONTAGE ET SCÉNARIO : BO WIDERBERG
PRODUCTION SAGITTARIUS PRODUCTIONS
© MALAVIDA FILMS 2015. TOUS DROITS RÉSERVÉS.

JOE HILL

UN FILM de BO WIDERBERG



Graphic design : Espérance Boudier / walterberg.com



Ce film est soutenu par les cinémas adhérents à
l'ASSOCIATION FRANÇAISE DES CINÉMAS D'ART ET D'ESSAI
www.art-et-essai.org





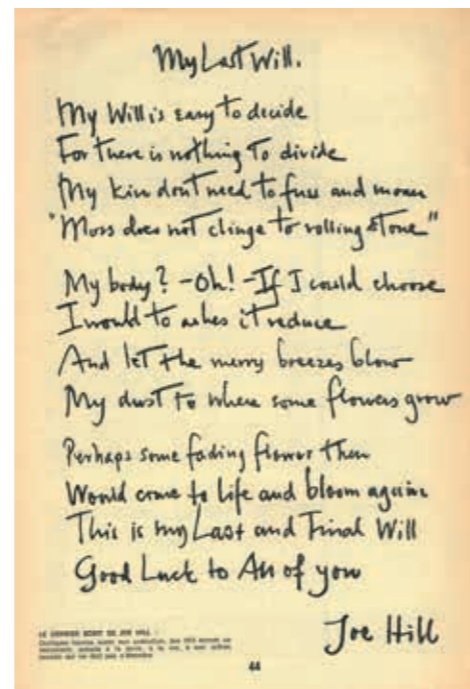
L'HISTOIRE

En 1902, deux immigrants suédois, Joel et Paul Hillstrom, arrivent aux États-Unis. Ils doivent faire face aux amères réalités, une langue nouvelle et l'effroyable pauvreté qui règne dans les quartiers de l'East Side à New-York. Paul quitte la ville, Joel y reste, amoureux d'une jeune Italienne. Mais l'aventure est de courte durée. Rien ne le retenant à New-York, Joel, devenu Joe Hill, se met en route vers l'Ouest pour retrouver son frère.

À PROPOS de JOE HILL

Joe Hill s'ouvre sur un slogan : « Nous voulons du pain et des roses » que lancèrent en 1912 les ouvrières en grève des usines de Lawrence (Massachusetts). C'est presque un piège, dans la mesure où tout le film qui va suivre nous contera moins l'histoire concrète, analytique et distanciée de la naissance du syndicalisme aux États-Unis, que l'évolution d'un regard, celui de Joël Emmanuel Hillström (7 octobre 1879 - 19 novembre 1915), de ses émerveillements et de sa candeur. L'homme qui va traverser des événements comiques d'abord, tragiques enfin, restera pour nous un enfant, et même lorsque, sa prise de conscience politique accomplie, il déclenchera une grève dans un restaurant huppé de Salt Lake City, il demeurera un gamin merveilleux, dont Widerberg nous donne à admirer l'habileté plutôt que la rigueur tactique. Bref, c'est la qualité du spectacle qui est ici convaincante, plus que l'efficacité révolutionnaire de Hill. L'émotion l'emporte sur la réflexion, ce qui n'a rien de péjoratif. (...) **Le jaillissement de la vie**, la pluralité des détails et des couleurs, tout ce que perçoit un enfant à

l'entrée d'un monde neuf, inconnu, fascinant, voilà ce qui fait le prix de Joe Hill. La tendresse avec laquelle nous sont montrés les personnages, vite saisis, d'une façon quasi-haletante, comme pour leur conserver leur aura de fragilité. L'exactitude de la notation : Joe et son frère Paulie n'ont qu'une montre que chacun porte un jour sur deux. Le vol d'une fourrure par un enfant plonge sa propriétaire dans un univers qu'elle ne connaît pas, et dont elle sortira en pleurs, l'œil démaquillé et dessillé : le Bowery (de nos jours encore) n'a jamais été un quartier de rêve bourgeois et Widerberg a parfaitement compris que la misère qui est installée ne mendie pas. Il ne pleure pas sur son sort, il le découvre. La critique viendra après. Et dans le personnage de Joe Hill, c'est la même chose. Il éprouve d'abord, il comprend ensuite. Et le film traduit ses sensations, auxquelles nous nous identifions sans réserve, plutôt que sa prise de conscience. Il possède, de par la grâce de Widerberg et celle de son interprète (Tommy Berggen, fabuleux, une sorte de Belmondo première manière, ou de James Dean extériorisé) un côté caracolant qui, s'ajoutant à



LE GROUPE PATRIMOINE/RÉPERTOIRE DE L'AFCAE AIME ET SOUTIENT JOE HILL

« Nous voulons du pain et des roses »*

En 1971 au Festival de Cannes, il y avait en compétition, **Johnny s'en va en guerre, Taking Off, Panique à Needle Park, Sacco et Vanzetti** et... **Joe Hill** de Bo Widerberg.

Tous ces films sur une Amérique cabossée et rétrograde s'étaient retrouvés au Palmarès (Michèle Morgan, Présidente du Jury avait été très inspirée).

Les quatre premiers titres ont fait l'objet récemment d'une légitime ressortie, il est temps de redécouvrir **Joe Hill**.

Le film est passionnant car il est à la fois une chronique sur le parcours d'un immigré suédois, bouillant de vie, débarqué à New-York en 1902 et la description sans concession d'un pays au capitalisme triomphant qui fera tout pour briser cet élan vital.

Joe Hill est un anti héros américain, il rejoint vite la cause des Industrial Workers

of the World (IWW), syndicat d'extrême gauche, qui essaye malgré des combats difficiles de défendre la cause des sans grades.

Ce bouleversant portrait, d'un vrai anarchiste est aussi un procès terrible contre la peine de mort. Toute la fin du film décrit avec précision les derniers jours du condamné, vite jugé, Joe Hill et nous rappelle qu'aux États-Unis 31 états fédérés sur cinquante pratiquent encore ce châtimement illégitime.

La ressortie de **Joe Hill** le 18 novembre 2015 (100 ans presque jour pour jour puisque sa condamnation a eu lieu le 19 novembre 1915) est vraiment une très bonne nouvelle, merci au distributeur Malavida qui permet de redécouvrir l'œuvre de Bo Widerberg un des cinéastes les plus brillants des années 60-70.

Emmanuel Papillon
(Le Louxor à Paris 10)

*Slogan des ouvrières des usines Lawrence - Massachusetts - en 1912.

une soif de montrer bien et beau, nous entraîne dans un mouvement lyrique et échevelé, au galop d'un banjo ensoleillé. (...)

Un Kazan toujours dans l'adolescence, ce pourrait être une définition de Widerberg et de son Joe Hill puisque ce n'est pas ici qu'il faut chercher traces de ces chants qu'écrivaient Joe et ses compagnons, sur la prostitution (The white slave), sur l'émancipation de la femme (The rebel Girl) écrite en prison en février 1915, et destinée à mettre en relief le rôle important qui pouvait être dévolu aux femmes du O(ne) B(ig) U(nion)...)

Récit qui se voulait sans doute celui d'une aventure collective, Joe Hill est surtout l'évocation d'un homme seul, solitude de choix ou de hasard (le temps et l'aventure l'emportent loin de Lucia, et aussi de sa jolie fermière), solitude nécessaire - l'attitude des camarades de Joe lorsque celui-ci est condamné à mort est beaucoup plus réaliste et logique que ne le fut Hill lui-même dans le film. L'œuvre de Widerberg est une traduction de la vie qui affleure, palpitante et vertigineuse comme ces contes chuchotés aux

enfants, mais limitée aussi par la forme qu'elle s'est choisie. Bouleversante par son jaillissement et ses contradictions (les divers accents qui se rencontrent dans le film, les sons, stridents ou feutrés), simple jusque dans son pittoresque, joyeuse dans sa noirceur, dérisoire et tragique, comme le testament -en vers-de Joe : « que mes cendres soient répandues dans le vent, et que sur cette poussière fleurissent quelques boutons. »

Contrairement à Adalen 31, film pluriel, Joe Hill est un film au singulier, comme un solo après une ouverture, un corps parmi la foule : la première image de Joe nous est donnée en gros plan de visage, la dernière nous envoie son pied en pleine figure, dans un sublime soubresaut. Un film-homme au regard généreux, chaud et bruisant comme des feuilles d'automne. Des feuilles mortes. Une très belle chanson, elle aussi.

Extrait de **AMERE AMERICA**
(Sur JOE HILL de Bo Widerberg)
de Michel GRISOLIA
Positif N°134 / Janvier 1972 / TDR

REEL 4 A

PIE IN THE SKY

Lyrics by JOE HILL
34 feet in reel